

**FRÉDÉRIC
NOY**

La lente agonie du lac Victoria
Lake Victoria, Slowly Dying



FRÉDÉRIC NOY

La lente agonie du lac Victoria

« D'ici cinquante ans, si rien de radical n'est fait, le lac Victoria sera mort à cause de ce que nous y déversons », lance le professeur Nyong'o, gouverneur du comté kényan de Kisumu, en février 2018.

Prophétie hasardeuse si l'on considère les 68 800 km² de cette mer intérieure, baptisée en l'honneur de la reine Victoria par l'explorateur Speke, premier Européen à l'atteindre en 1858. Deuxième plus grand lac au monde, le plus vaste d'Afrique, il abrite le plus grand bassin de pêche en eau douce de la planète. Pôle écologique, moteur économique, réservoir naturel, 30 à 50 millions de riverains tanzaniens, ougandais et kényans en dépendent directement ou indirectement (selon la Banque mondiale, près de 50 % vivent avec moins de 1,25 dollar par jour).

Pourtant le géant d'Afrique de l'Est serait en phase d'agonie, imperceptible, silencieuse. Sur ses rives, personne ne le croit. Le lac n'est-il pas gigantesque et ses maux si minuscules ?

La liste des égratignures est longue cependant. Le réchauffement climatique affecte la répartition des poissons et le niveau de l'eau, et devrait rendre annuelles

les super-tempêtes qui arrivaient jadis tous les quinze ans. La surpêche et le braconnage accentuent la diminution des prises en nombre et en taille. La militarisation de la protection des zones de pêche ébranle le secteur halieutique, d'une importance économique et sociale primordiale. Les importations chinoises de tilapia congelé font douter le Kenya de sa capacité à se nourrir. Le développement de la jacinthe d'eau immobilise les bateaux. L'extraction du sable à des fins commerciales détruit la topographie des berges. Les villes littorales, industrialisées, à l'urbanisation non planifiée, déversent leurs eaux usées. La poussée démographique et l'exode rural grignotent les zones humides, réduisant le filtre naturel marécageux censé purifier les eaux de ruissellement, qui autrefois, prisonnières des semaines des marais, étaient libérées propres dans le lac. Comme une touche morbide sur le tableau, les communautés de pêcheurs présentent un taux de prévalence du VIH trois fois plus élevé que la population générale.

Le déclassé social engendre la pauvreté et la pauvreté autorise inconsciemment la détérioration de l'environnement. Un cercle vicieux où chaque nécessité de survie ou désir de profit entraîne la prochaine blessure. Chacun perçoit que les temps ont changé, sans bien concevoir ce que cela implique dans son existence. Autrefois, le géant était plus fort que l'ensemble des riverains. Maintenant, chacun grignote quotidiennement une portion de sa chair. Comment blâmer les soutiers de la croissance économique est-africaine ? Entre (sur)vivre et préserver le cycle naturel du lac – qui n'appartenait à personne appartient à tous –, le choix est rapidement fait, dans l'ignorance de l'enjeu.

Face à ce qu'il considère comme un déni général, le professeur Okeyo, lanceur d'alerte kényan, lâche : « Les scientifiques n'ont pas de temps à consacrer aux mensonges. » En écho, des vacanciers du week-end investissent les plages du Victoria, avec l'insouciance de ceux qui ne décèlent pas qu'un sombre présage d'érudits oracles se matérialise insidieusement sous leur nez.

Frédéric Noy

LIEU D'EXPOSITION
COUVENT DES MINIMES

↑ 5 heures du matin. Le vent change de direction à Dunga Beach, ouvrant enfin un passage aux bateaux en repoussant au large les jacinthes d'eau. Un pêcheur en profite pour se frayer un chemin vers le large, arc-bouté sur sa perche. Le soir, les jacinthes reviendront, bloquant l'accès au rivage sur des centaines de mètres.

Kisumu, Kenya.

© Frédéric Noy

At Dunga Beach at 5 in the morning, boats can get through when the wind changes direction, driving the water hyacinths out to sea and opening up a path for the fishermen. In the evening the water hyacinths move back, blocking the way to the shore over hundreds of meters.

Kisumu, Kenya.

© Frédéric Noy



À l'affût du moindre dagaa (minuscule poisson) oublié par les femmes traditionnellement en charge du séchage et de la vente, de grandes aigrettes blanches rôdent autour des bateaux de pêche amarrés sur la plage. Au large, Musira, une île-prison au temps des royautés précoloniales.
Bukoba, Tanzanie.
© Frédéric Noy

Giant egrets scavenging for any scraps of tiny dagaa fish left by the women who dry and sell the fish. In the distance is Musira, a prison island in precolonial times when kings reigned over the country.
Bukoba, Tanzania.
© Frédéric Noy

FRÉDÉRIC NOY

Lake Victoria, Slowly Dying

In 2018, the governor of Kisumu County in Kenya, Professor Anyang' Nyong'o, stated that if radical action were not taken, within fifty years, Lake Victoria would be nothing more than an expanse of dead water, killed by pollution dumped there by humans.

This is a disturbing prophesy for such a vast expanse of water (68,000 square kilometers or 26,000 square miles). It is an inland sea, named after Queen Victoria by the explorer John Hanning Speke, the first European to see the lake, in 1858. It is the largest lake in Africa, the second-largest freshwater lake (in surface area) in the world, and the greatest source of freshwater fish. Lake Victoria is an ecological hub, a driving force for the economy, and a natural reservoir for the lakeside communities of Tanzania, Uganda and Kenya, a total of between 30 and 50 million people whose livelihood depends directly or indirectly on the lake, and who, for half of them, according to the World Bank, have to survive on less than \$1.25 a day.

The lake may be the giant of eastern Africa, but it is now thought to be dying, slowly, silently, imperceptibly. It scarcely seems believable for anyone standing on the shore. Surely the lake is so gigantic and the problems so small.

Yet the list of "small problems" is long. Global warming has affected fish habitats and water levels, and extreme storms that, in the past, occurred once every fifteen years, could now strike every year. Because of overfishing and illegal fishing, the catches are smaller, and with more military forces guarding the areas, there have been disturbances to the fishing industry which is a sector of great importance to both the economy and society. Kenya's food self-sufficiency may be challenged, as can be seen with imports of frozen tilapia from China. Boats get caught in the water hyacinths. Commercial sand mining has destroyed the topography of the shoreline. Towns have become industrialized, and untreated wastewater from the unplanned urban sprawl is dumped in the lake. Rural communities have moved to settle in areas around the lake, encroaching on natural wetlands, reducing the scale of this natural filter for surface water; in the past, the water was held in the marshlands for weeks before reaching the lake as clean water. To make matters worse, the prevalence of HIV in fishing communities on the lake is three times higher than national averages.

With loss of social status, comes poverty, and poverty can lead, often unwittingly, to environmental damage. Starting from the need to survive, or from ambitions to make profit,

there is a vicious circle leading to even more damage. While people can easily see that times have changed, they may not see what that means for their own lives and livelihoods. In the past, the giant lake was stronger than all the local communities, but now each individual is gradually consuming a portion of the giant. Who can blame those at the bottom of the ladder of economic growth in eastern Africa? When the choice is between life, or for some survival, and the natural cycle of a lake that is owned by no one yet belongs to all, people have no qualms when it comes to making their choice, often unaware of what is at stake.

In Kenya, Professor Okeyo, confronted with what he sees as widespread denial, has sounded the alarm, stating that scientists have no time to waste on lies. Then, of course, there are the crowds who flock to the beaches of Lake Victoria at the weekend, utterly carefree, oblivious to the grim fate looming on the horizon, and moving closer and closer.

Frédéric Noy

EXHIBITION VENUE
COUVENT DES MINIMES



Dans une décharge située dans un marécage, un homme nettoie des sacs plastique dont le colorant bleu va contaminer l'eau du lac. En s'établissant pour des raisons économiques dans une zone humide, filtre naturel des eaux de ruissellement, les oubliés de la croissance ougandaise la détruisent et contribuent à la pollution.

Katabi, Ouganda.

© Frédéric Noy

A man rinsing plastic bags in a rubbish dump in marshland, where the blue dye from the plastic runs into the lake. The wetlands form a natural filter for surface water, but poor people in search of work settle there, causing pollution and damage to the environment.

Katabi, Uganda.

© Frédéric Noy



© Chris Dennis Rosenberg

Né en 1965, Frédéric Noy est un photographe documentaire indépendant français. Sa démarche photographique basée sur une approche documentaire privilégie la chronique comme mode narratif. Son travail, principalement centré sur l'Afrique, décrit un continent en construction, dont l'histoire, les croyances et les traditions se frottent inlassablement à une irrépressible mutation. Successivement basé en Tanzanie, au Nigeria, au Soudan, au Tchad et depuis 2012 en Ouganda, ses récits photographiques s'attardent sur les creux de l'actualité, sur des histoires inattendues ou sur l'existence de populations socialement exclues, stigmatisées ou prises dans l'engrenage de conflits. Partisan du mouvement « slow journalism », il mène un projet personnel et de longue haleine interrogeant le dilemme entre survie

et environnement qui tarade les populations riveraines du lac Victoria. Présentés régulièrement à Visa pour l'Image, ses reportages sont parus, ces dernières années, dans de nombreuses publications françaises et internationales.

Instagram

fredericnoy

Twitter

@fuddish

Facebook

Frederic Noy